

Neurosciences et énonciation : nouveaux enjeux pour la linguistique



Abdou Elimam

Docteur d'État de l'Université de Rouen (France)

et Professeur de Linguistique

elimabed@gmail.com

Résumé

Dans cette contribution, nous passerons en revue quelques concepts dits « opératoires » en linguistique énonciative. Pour ce faire nous aurons recours à quelques enseignements tirés des sciences cognitives contemporaines. De cette confrontation, nous dégagerons quelques pistes de réflexion sur les réaménagements indispensables que nos méthodologies en linguistique nécessitent. Ainsi aborderons-nous la notion d'opérations langagières et d'opérations linguistiques ; le statut des mots et leur rapport au langage ; le statut à accorder aux universaux du langage ; la nature fonctionnelle de la faculté de langage et, enfin, la place de la linguistique dans le concert des sciences cognitives. Les prémisses d'aménagements méthodologiques seront esquissés.

Mots-clés : mots, représentation, phognème, phonème, praxoglossie, énonciation, mapping, blending

Neurosciences and enunciation : new challenges for linguistics

Abstract

Our aim, in this contribution, is to revisit some supposedly «operational» concepts as used in the enunciative linguistics stream. In order to do this we will recourse to some results of contemporary cognitive sciences determinant issues. From this theoretical mapping, we will suggest some methodological reshufflings of linguistics. We will discuss the concepts of language operations and linguistic operations; the status of words and their relationship to language; the status to be given to language universals; the functional nature of the faculty of language, and the role of linguistics within cognitive sciences. The premises of methodological developments will be outlined.

Keywords : word, representation, phogneme, phoneme, praxoglossia, enunciation, mapping, blending

En son temps, déjà, Charles Bally tente de prendre quelque distance vis-à-vis de la dichotomie *langage* Vs. couple *langue/parole* que son maître Ferdinand de Saussure élaborait patiemment. Cette « gêne méthodologique » (Elimam, 2013b :86) conduit Bally à « explorer » la vie dans le langage soulignant bien que “*L’idiome vulgaire coule comme une eau vive sous la glace rigide de la langue écrite conventionnelle*” (1965:13).

Ce n'est pas tant l'option « parole » au détriment de celle de la « langue » qui caractérise la démarche de notre auteur que son désir de s'opposer aux fétichismes linguistiques ; d'où son choix stratégique en faveur de la fluidité de l'expression au quotidien. Cette dernière, en effet, est moulée dans des motivations subjectives (du sujet parlant) elles-mêmes à l'origine de l'action. Avec le recul, il nous est possible, aujourd'hui, de penser que Bally opta pour une ex-centration fût-elle « fédératrice » (la langue) afin de se donner les moyens de comprendre l'équilibration que la multiplicité génère. S'interrogeant sur cette dialectique complexe de l'un et du multiple en même temps qu'il prend distance vis à vis d'un centre fédérateur illusoire, J.P. Changeux (2004 : 68) fait écho aux préoccupations de Bally en en formulant la problématique ainsi :

Le problème se pose donc de savoir comment s'établissent des cartographies communes, ou des « constantes » partagées, pour les mêmes significations ou les mêmes connaissances, dans des cerveaux individuels très variables.

Les neurosciences cognitives vont chercher les réponses dans l'anatomie du cerveau, l'énonciation - à partir de G. Guillaume, Ch. Bally et E. Benvéniste - tente de restituer à l'instance énonciatrice un primat méthodologique et reconnaît dans le langage la raison d'être de « *l'expression de l'affect par une projection du sujet* » (Bally, 1965:13).

Les neurosciences cognitives, en s'intéressant de plus en plus au langage, en font un objet propre qu'ils soumettent aux spécificités de leurs méthodologies et concepts. Cependant leurs résonances ne peuvent laisser le linguiste insensible ; elles nous poussent même à ré-interroger la linguistique sur son (ses) objet(s) ainsi que sur ses méthodologies et corps conceptuels.

Il est largement admis que la communication verbale se distingue des autres supports de l'échange d'informations entre humains par sa forme de réalisation : elle est expression vocale. Cette émission sonore de la voix est certes perçue par le système auditif, mais de plus, discriminée en tant que « parole » et non pas en tant que pièce musicale ; voire quelque raclement de la gorge. C'est cela qui soumet l'émission sonore de la voix à un traitement spécifique. Ce traitement consiste à opérer un rapprochement entre un énoncé et un contenu de pensée. Et les subtilités dont font montre les usagers des langues naturelles sont telles qu'il ne peut s'agir d'une simple mise en correspondance (« matching ») entre un mot et sa signification. Nous avons affaire à des processus complexes, souvent opaques, de re-création d'un sens soumis à une interprétation/validation par l'autre. De ces mécanismes, le linguiste ne rend compte que du passage d'une forme linguistique à une signification. Il s'agit donc d'une partie minimale des mécanismes en jeu tant ces derniers sont nombreux à être mobilisés pour une émission de parole ; mentionnons, dans le désordre, l'intention, l'attention, la conceptualisation, les sentiments, l'autobiographie, l'empathie, la mémoire, les organes de la

phonation, mouvements (mains, bras, visage, yeux) ainsi que bien d'autres activités non accessibles à la conscience telles que les muscles sollicités, les zones cérébrales activées hors aires du langage, la respiration, etc. On le voit bien, la réduction de l'activité de langage à une simple mise en œuvre d'un processus linéaire d'émission et de réception d'un code commun est bien loin de répondre aux questions soulevées par l'une des plus grandes complexités du genre humain. Il ressort d'un tel constat que les linguistes seuls ne peuvent parvenir à éclairer la contribution de toutes ces instances participant à l'acte de parole. La collaboration de tous est nécessaire : grammairiens, phonéticiens, neuro-cogniticiens, informaticiens, psychologues, sémanticiens, neurologues, etc. Si la sagesse nous recommande une telle interdisciplinarité, les conflits méthodologiques issus des différents angles d'attaque du phénomène commun rendent la collaboration bien peu aisée à conduire. Les protocoles de recherche, les concepts, les méthodologies, les données (corpus) à étudier, les instruments d'observation sont bien loin d'être partagés. On ne peut donc se rapprocher les uns des autres que sur la base d'un échange de points de vue, d'une confrontation de résultats partiels, d'un métalangage commun à forger et à élargir.

Pour les linguistes, du moins le courant énonciatif français (au sens large), ce qui importe, c'est de comprendre -pour en restituer les lois - les mécanismes sous-jacents qui donnent vie au langage et permettent à la communication humaine de s'effectuer. Dans une telle quête, si l'apport des neurosciences cognitives devient incontournable, il ne doit ni se substituer aux tâches qui sont celles de la linguistique, ni leur faire de l'ombre. Un bon équilibre est donc à trouver entre les méthodologies propres à la linguistique et les éclairages venus d'ailleurs. Si le neurologue a besoin de mieux circonscrire les aires du langage pour affiner ses interventions en situation de pathologies du langage, le linguiste se contentera d'un lien possible entre ces localisations et partie de l'activité de parole. Par contre il importe au linguiste d'avoir une vision globale qui soit suffisamment stratégique pour privilégier la compréhension de mécanismes cachés. L'activité de langage, on le sait, est universelle ; ses formes de réalisation, par contre, sont singulières (langues locales). Dès lors, quels liens unissent les formes singulières aux opérations partagées par l'espèce humaine ? Par ailleurs, comment en rendre compte ?

Sciences cognitives et langage

Il est hors de notre portée, ici, de rendre compte des ouvertures (bien nombreuses) des disciplines neurocognitives pouvant bénéficier à la linguistique. Nous nous contenterons, dans ce qui suit, de pointer trois ouvertures aux retombées décisives sur nos pratiques de linguistes.

Mentionnons, pour commencer les travaux en sémantique neuronale (A & A. Damasio 1992, Changeux, 2004) qui tentent de rendre compte des bases neurales de la représentation cérébrale : comprendre comment les objets, les événements ainsi que leurs relations sont organisés à ce niveau de représentation. Par ce dernier concept, il faut entendre l'organisation neuronale de la conceptualisation ; c'est-à-dire la cartographie de nos expériences internes (activités corticales renvoyant aux états de notre corps) et externes (relations du cerveau au monde extérieur). Ces structures « cartographiques *constituent ce en quoi nous autres créatures conscientes en sommes venues à voir des sons, des touches, des odeurs, des vues, des douleurs, des plaisirs, bref des images* » (Damasio, 2010 : 89-90). C'est de la sorte que s'inscrivent en nous des « images mentales » qui, en fait, sont des nœuds opérés dans des hiérarchies cartographiques afin de « faire mentalement apparaître les concepts correspondant aux mots » (*idem, ibid.*: 90). La sollicitation d'un concept met en place un processus de collecte de traits et caractéristiques à travers ces cartes : « Les images représentent les propriétés physiques des entités et les relations spatio-temporelles entre elles, ainsi que leurs actions », (*idem, ibid.*: 90). Les représentations apparaissent donc comme des constructions - toujours renouvelées - associant : caractéristiques physiques (forme, couleur, matière, type, etc.), succession dans le temps et dans l'espace, degré émotionnel (Damasio, 1992). Ce sont ces sélections de traits « sémiques » qui, une fois assemblées et organisées, constituent un concept ; voire une conceptualisation. Notons que cela ne concerne que l'activité pré-verbale.

Il revient, apparemment, à une instance médiatrice de transformer ces assemblages de traits et leurs relations en une expression verbale. Nous pensons, pour notre part, que c'est à la Faculté de Langage (dorénavant « FdL ») qu'il revient de récupérer ces sélections de traits ou caractéristiques sémiques pour un traitement particulier. La nature neuronale de l'activité cognitive doit nécessairement muter sous la forme de sons pour être accessible - de la même manière que, lorsque l'on réceptionne une parole, ce sont des sons bien physiques qui sont auditionnés avant d'être transformés en « famille de neurones » pour pouvoir accéder aux voies de l'interprétation.

Notons que cette activité cérébrale de collecte de traits éparpillés et fragmentaires en vue de les présenter sous une forme physique unifiée n'est pas le propre de l'activité de langage. Il en va ainsi de l'audition, de la vision, de la mémorisation, etc. Tout dans la vraie vie semble se plier à ces mouvements de décomposition / recombinaison : ce que nous mangeons, ce que nous buvons, ce que nous touchons. Nous consommons un steak, mais en réalité nous faisons apport à notre corps de portions de protéines, de lipides, de glucides, de fibres, de vitamines, etc. Pourquoi serait-il étonnant dès lors qu'un énoncé sous sa forme sonore et prosodique renferme des sélections de traits qu'il revient précisément à la syntaxe de fixer ? Et cette dernière servirait non pas à

organiser les mots entre eux, mais à fixer les compositions sémiques sélectionnées. Les mots, dans ce cas de figure ne servent que de support-mémoire, qui ont certes un potentiel de sens (ce que le dictionnaire abrite), mais qui doivent toujours renouveler la « charge sémique » que le discours qui les porte induit. Il suffirait de suivre à la trace l'utilisation du lexème « mot » dans le paragraphe précédent pour réaliser toutes les sélections de traits sémiques qu'il renferme. Et pourtant nous utilisons le même terme ! Les contenus de pensée qui ont le langage pour issue parviennent à la faculté de langage. Et cette dernière transforme l'assemblée de neurones en un format accessible à l'interface linguistique. Ce format comprend les traits sémiques sélectionnés ainsi que les consignes de leur rapprochement/fusion, de même que les orientations modales et autres filtrages subjectifs. La syntaxe veillera à préserver ces compositions subjectives et sémantiques afin d'entretenir la communication intersubjective. Nous aurons l'occasion de voir qu'autant le traitement de la FdL relève d'un processus universel (« opérations langagières »), autant le recours au nivellement linguistique relève des langues particulières (« opérations linguistiques »).

En second lieu, nous nous intéresserons au regard des neurosciences cognitives quant à la nature de la conscience et le postulat de l'existence d'une instance neurale rendant compte de l'attention, voire de la conscience en relation avec d'autres « processeurs » ou modules cognitifs. En fait il s'agit de rendre compte de cette inter-communicabilité entre fonctions cognitives plus ou moins distantes (aires corticales) par la mise en œuvre d'un espace de travail neuronal à la fois global et lié à la conscience. Un tel projet théorique pourrait avoir des retombées inédites sur la compréhension des mécanismes cachés de cette activité cognitive essentielle qu'est le langage.

Bien que sont nombreux les chercheurs à s'être penchés sur ce phénomène, pour les besoins de cette présente publication, nous adoptons le concept de « Espace Global Neuronal (conscient) de Travail » (EGNT) tel que développé par JP. Changeux, S. Dehaene et les autres membres de cette équipe de chercheurs. Notons, entre autres, le ralliement d'A. Damasio (2010) à cette hypothèse, lui qui élaborait les concepts bien voisins de « zones de convergences/divergences ». En élaborant ce modèle, les promoteurs de l'EGNT veulent rendre compte de l'état de conscience caractérisé par la mise à disposition globale de l'information rentrante au profit de nombreux systèmes cérébraux. Ce qui permet une telle diffusion c'est la présence de réseaux de neurones à axones longs dont la densité est attestée en particulier dans les couches II et III du cortex (Dehaene & Changeux (2011). Ajoutons que ces neurones à communication distante appartiennent à des modules spécialisés. *L'attention*, par exemple, communique avec la *mémoire* à long terme, les *systèmes d'évaluation*, et les *systèmes moteurs*. Les *systèmes de perception* avec la *mémoire* à long terme, le *MOI*, les *systèmes d'évaluation* ainsi que les *systèmes moteurs* ; etc. C'est cette nécessaire communication entre modules cognitifs différents

que l'EGNT prend en charge de manière (naturellement) pratique. Cet espace de travail disponible à la conscience n'est pas un organe en soi, mais une disponibilité remise à jour à chaque instant. Il n'a pas de « contour anatomique précis » (Dehaene, Naccache, 2011) et fait appel à des neurones spécialisés pour une communication inter-modulaire, en ligne. Dehaene, Naccache (2011) dénombrent au moins cinq catégories principales de réseaux associées à l'espace de travail : les circuits perceptuels ; les circuits moteurs ; les circuits de la mémoire à long terme ; les circuits de l'évaluation ; les circuits de l'attention. Les circuits perceptuels informent de l'état actuel de l'environnement ; les circuits moteurs engagent la préparation et le contrôle de l'exécution d'actions ; la mémoire à long terme permet de réinstaurer des états passés de l'espace de travail ; les circuits de l'évaluation attribuent une valence en relation avec l'expérience passée ; et, enfin, les circuits de l'attention sélectionnent les centres d'intérêt. Prenant en considération A. Damasio (2010), nous avons été tenté d'ajouter un sixième système, celui du MOI, porteur d'une autobiographie et d'une conscience de soi.

La troisième ouverture des neurosciences cognitives porte sur les voies neurales de la lecture. Dehaene S. (2007) nous dévoile un pan essentiel du processus interne de mise en route de l'activité de lecture. Un des moments de ce processus devrait attirer plus particulièrement l'attention des linguistes : il se confirme, effectivement, que la reconnaissance puis l'assemblage des lettres subit, toujours, une validation en amont. Une sorte de pré-validation phonologique intervient avant même la validation sémantique ! Lorsque cette pré-validation phonologique n'est pas concluante, le processus - en tant que tel - prend fin car l'élément de lecture n'est pas reconnu comme appartenant à la langue. Il peut, toutefois s'agir d'un néologisme, d'un pseudo-mot, d'un mot emprunté à une autre langue, etc. Une telle validation phonologique est d'une importance capitale (pour la compréhension des processus de reconnaissance linguistique) et décisive dans l'acte de lecture. Il semble donc que les étapes majeures du processus de lecture d'un groupe de lettres formant une entité linguistique se présentent -grossièrement -ainsi :

1. Reconnaissance des lettres et leur (essai d') assemblage sous forme d'unité linguistique (mots, morphèmes),
2. Recherche des correspondances phonologiques des lettres assemblées,
3. Pré-validation de l'entité phonologique composée - puis, en cas de succès,
4. Vérification du sens de l'entité phonologique - et, lorsque cette dernière étape est concluante,
5. Réalisation phonétique des lettres assemblées.

Quel type de processus phonologique rencontre-t-on lorsque nous atteignons l'étape (3) ? Une chose est certaine, c'est qu'il ne peut s'agir de la forme d'extériorisation phonétique - cette étape étant l'ultime. Par conséquent nous avons affaire à une sorte de représentation, à une image mentale, de la configuration phonologique des entités

assemblées lors de la lecture. Soulignons que cette étape de pré-validation phonologique est suivie y compris par les lecteurs sourds (Brentani, 1995). Raison de plus pour nous intéresser à cette faculté que nous avons et qui intervient dans nos activités quotidiennes de déchiffrement par la lecture. Or une telle potentialité phonologique a bien peu attiré l'attention des linguistes ; ces derniers s'étant focalisés quasi exclusivement sur les aspects articulatoires ainsi que sur les modes d'actualisation phonétiques. Nous aurons l'occasion de souligner l'importance de tels mécanismes (non conscients, notons-le) lorsque nous serons enclin à forger le néologisme de « phognème », plus bas. Notons, enfin, que ce type de découverte, soulignant la relation entre les structures phonologiques et l'acquisition du système linguistique, pourrait bénéficier autant aux didacticiens des langues qu'aux linguistes généralistes.

De la représentation à son expression linguistique

Notons que le sens est toujours le catalyseur de l'activité de langage : c'est parce que j'ai un contenu de pensée à communiquer que je vais opter, entre autres, pour le canal langagier en vue de l'acheminer vers autrui. Si nous parvenons à accepter ce dernier énoncé dans sa formulation actuelle, il devient clair que le médium langagier n'est pas à proprement parler une forme de représentation du monde puisque la représentation est déjà-là (contenu de pensée). Le langage intervient comme activité (symbolique?) faisant intervenir diverses fonctions complémentaires : mémoires, appareil phonatoire, etc. La raison d'être de cette activité, c'est une intention d'extérioriser un contenu de pensée. Quant à l'activité de langage, elle est partagée entre un moment - universel - de transcodage des contenus de pensée en formats langagiers (que l'on s'accordera à appeler, avec bien d'autres, la faculté de langage) et une mise à plat sous forme sonore conforme à un format linguistique hôte (langue locale). En somme la trajectoire du contenu de pensée peut être portée par un support gestuel, iconographique, plastique, voire langagier. Nous avons affaire là, non pas à des représentations mais à des supports pour l'expression de représentations. Voilà pourquoi le langage doit être envisagé comme l'interface (certes privilégiée) entre un contenu de pensée et une expression dont la propriété intrinsèque consiste à renvoyer à ce même contenu de pensée. La partie amont du traitement langagier est essentiellement transcodique : transition d'une famille de neurones vers une chaîne phonologique pertinente. Sa partie aval est nécessairement motrice en cela qu'elle active différentes fonctions contribuant à l'émergence d'énoncés dans une langue donnée. Par conséquent il devient clair que les langues particulières prennent ancrage dans un ensemble de fonctions que nous appelons « glottomotrices » innées mais dont la mise en route est déclenchée/conditionnée par la socialisation du petit de l'homme. C'est ainsi que se profile le processus d'apprentissage/acquisition des langues.

Conservant ces quelques pistes en tête, voyons comment poser notre problème de manière la plus ramassée possible :

- *Locuteur* envisage de communiquer { α } et, *via* une activité mentale, transforme { α } en un dit [S1].

- *Interlocuteur* réceptionne [S1], *via* l'ouïe (ou + la vision), ce qui déclenche une activité mentale ayant pour but de transformer [S1] en +/- { α }. Si +/- { α } = { α }, alors l'interprétation est réussie.

L'activité mentale spécialisée dans la transformation de { α } en [S1] et [S1] en { α } est portée par des fonctions propres à une FdL dont tous les humains héritent à la naissance, quelle que soit leur langue. La FdL est l'interface spécialisée dans la réception d'une assemblée neuronale, { α }, produite par les instances cognitives et représentationnelles, puis dans la structuration de cette dernière en une entité phonologique [S1]. Elle est également sollicitée lorsqu'il s'agit de transformer [S1] en { α } ; lors de la compréhension.

Le passage de { α } en [S1] est une activité motrice qui mobilise un certain nombre de fonctions physiques (rythme respiratoire, appareil bucco-phonatoire, déglutition, mouvements de parties du corps, etc.) et mentales (attention, mémoires, appareil sensoriel, etc.). Ces fonctions sont au service d'une praxis culturelle particulière que l'on appelle « langue ».

Les langues sont des dispositifs très particuliers que l'on commence à acquérir dès la naissance. En effet le réflexe de la mise en activité de l'appareil moteur du langage (la *glottomotricité*) est bel et bien disponible à la naissance, mais la praxis de langage (la *praxoglossie*) qui l'alimente est en cours de montage. Une étude récente vient confirmer une telle vision des choses (*Science Daily*, 14 July 2014) :

“Finding activation in motor areas of the brain when infants are simply listening is significant, because it means the baby brain is engaged in trying to talk back right from the start and suggests that 7-month-olds’ brains are already trying to figure out how to make the right movements that will produce words.”

L'*infans* nécessitera quelques années d'exposition à cette praxoglossie des adultes qui l'entourent avant d'en acquérir l'usage, à son tour. Comment se met en place cette praxoglossie ? Certes par l'usage (essais, rectifications, validation - Cf. J.P. Changeux (2004)) mais un usage ciblé (Tomasello, 2003). De fait, tous les groupes de sons ne font pas nécessairement écho à cette praxoglossie en construction : n'y parviennent que ceux dont la composition renferme un potentiel « neuro-activateur » permettant de déclencher le passage de { α } à [S1] et de [S1] à { α }. Tout porte à croire que les langues natives contiennent de tels déclencheurs d'activation neuronale ; il n'y a rien de surprenant à cela si l'on songe à ces sons parvenant à l'ouïe et qui sont nécessairement traduits en assemblées neuronales pour être en mesure de déclencher une inférence.

Chaque langue est donc le fruit de la culture qui la porte et qui lui donne vie, mais elle ne se manifeste qu'au travers de l'activité glottomotrice des locuteurs - c'est ce que Saussure posait comme système social et individuel à la fois. Toute langue humaine et native se présente donc comme une potentialité socio-individuelle dont l'actualisation (ce qu'E. Benvéniste appelle « l'énonciation ») met en œuvre une dynamique linguistique spécifique à cette langue. Cette organisation de principe (le système) n'a de réalité que sa capacité à déclencher une réaction neuronale pour permettre à l'appareil glottomoteur d'entrer en action effective. Soulignons bien que si ce n'est pas l'appareil glottomoteur qui est sollicité, d'autres fonctions mentales peuvent l'être : mémoires, attention, etc. auquel cas nous quittons le langage pour d'autres fonctions aux retombées sémiotiques.

Ce que la tradition linguistique a appelé un « système linguistique » est donc un montage historique et culturel où se cristallisent en retombées : mémoire sociale et visions du monde. Lexiques généraux et lexiques de spécialité ; expressions figées ; métaphores ; constructions morphosyntaxiques ; phonologie ; intonations et prosodie vont spécifier ces atouts culturels. Mais le fait de produire du lexique, de la phonologie et des constructions n'est pas, en soi, suffisant pour en faire une langue. Pour être « langue », ces caractéristiques physiques doivent contenir, en elles, les éléments d'interfaçage avec les déclencheurs neuronaux de l'activité glottomotrice. C'est cela qui distingue un système linguistique de tout autre système sémiotique ; c'est probablement pourquoi Saussure considérait la langue comme le système sémiotique le plus élaboré ! La même raison explique, quant à l'essentiel, l'insuccès de l'espéranto, par exemple.

Tout système linguistique doit donc pouvoir s'interfacer avec les fonctions glottomotrices qui elles-mêmes mettent en forme ce que la FdL aura toujours-déjà programmé. Notons qu'avant même la réalisation phonétique et prosodique de [S1], des allers-retours entre FdL et les fonctions glottomotrices peuvent intervenir jusqu'à stabilisation ponctuelle - ce qui explique les « heueueueu » et autres formes d'hésitations/reformulations.

La programmation émanant de FdL mobilise des moyens linguistiques mis à disposition à la fois par les mémoires humaines et par la culture. C'est ainsi que l'on parle d'accès à un lexique mental dans lequel on retrouve non seulement le vocabulaire, mais également les schèmes de construction, la phonologie et la prosodie (Jakendoff R.2002). Cependant, tous les éléments composant les moyens linguistiques sont nécessairement indexés à des opérations langagières (appartenant à la FdL) ; c'est ainsi qu'elles parviennent à faire corps avec les opérations cognitives. C'est cela qui fonde leur « systématité ».

La systématique de ces moyens linguistiques est portée par leurs connexions multiples avec des opérations langagières qui sont le propre de l'espèce humaine. C'est parce qu'elle parvient à matérialiser les fonctions de FdL que la traduction interlangue est à la fois possible et concevable. Là prend forme et consistance l'universalité du langage humain. Tous les systèmes linguistiques (natifs) particuliers s'y indexent.

L'autre particularité des systèmes linguistiques provient de leur nature purement formelle - ils ont pour fonction de « trans-former » en activités glottomotrices une programmation éminemment cognitive nécessairement revisitée par FdL. Ils ne sont pas des instances de représentation ; ils en assurent les transferts : c'est parce qu'il y a de la représentation conceptuelle à transmettre vers un autre que l'on recourt au langage. Là se précise le rôle des moyens linguistiques qui, parce qu'ils sont indexés aux opérations langagières, permettent de rendre la programmation cognitivo-langagière transférable.

Opérations langagières et opérations linguistiques

Les opérations linguistiques articulent des accès aux domaines conceptuels et représentationnels selon des procédures que l'inférence de l'interlocuteur « trans-formera » en opérations de reconstruction du sens. Les opérations linguistiques ne permettent de reconstruire que du connu ou du reconnaissable (Cf. le fameux « Green ideas sleep furiously » de N. Chomsky). Les opérations linguistiques n'accèdent pas immédiatement au sens ; elles en permettent la construction. En fait les opérations linguistiques articulent linéairement ce que FdL appréhende sous la forme d'un construit cognitivo langagier. Ce qui est pris en charge par FdL sous forme de grappes neuro-sémantiques est soumis à l'instance linguistique qui le passe au « laminoir » (L. Tesnière) des moyens linguistiques (mots, schèmes de construction et schèmes prosodiques et phonologiques). Là est le prix à payer de la linéarisation de la « pensée ». Les moyens linguistiques, à leur tour, impriment leurs propres contraintes aux formes morphosyntaxiques de sortie.

Parmi les moyens linguistique, l'ordre des mots composant un énoncé est en-soi une trace d'opérations linguistique et langagière. Linguistique parce que l'ordre des mots répond à un schème de construction (Lakoff, Fillmore, Goldberg) validé culturellement. La linguistique cognitive a permis de réaliser que les constructions mettent en œuvre des scénarios prédicatifs au profit de la conceptualisation visée. Cela étant, l'ordre des mots est soutenu par un certain nombre de morphèmes collaborant à l'articulation des éléments de sens concourant à la conceptualisation visée. Ces morphèmes ont une réalité phonologico-cognitive en cela qu'ils font écho à des opérations langagières - soulignons ici une relative convergence de vue avec la notion de « cognèmes » (Bottineau) - que nous aurions préféré appeler « phonognèmes » (« phono » + « gnose ») ;

voire « phognèmes ». Il faut, enfin signaler, les marqueurs de cohésions morphologique et phonétique tels que les accords en genre et en nombre, etc.

Une des constantes des moyens linguistiques, c'est l'usage de mots. De fait, les mots appartiennent à la culture avant même d'être intégrés - quand ils en sont les heureux élus - aux moyens linguistiques. Leur nécessité provient probablement du réflexe glottomoteur propre aux humains en cela qu'ils constituent un moyen pratique de mémoriser la praxis et de la rendre disponible pour tous - surtout depuis l'apparition de l'écriture. De la sorte ces entités sonores familières renvoient à des représentations culturellement codifiées et validées. Les valeurs sémantiques que les mots portent sont fixées par consensus social dans un dictionnaire, par exemple. Cependant leur incorporation à l'usage linguistique les expose à un traitement particulier.

Les mots sont des objets culturels qui, lorsque la médiation langagière est sollicitée, activent des fonctions de représentation et de conceptualisation - ils relèvent de l'amont en quelque sorte. Leur fonction cognitive est déterminante en cela qu'ils permettent l'évocation sémantique, non pas d'eux-mêmes, mais du ou des domaines de cognition (ou *espaces mentaux* ; voire *cadres conceptuels* - *frames* -) auxquels ils sont rattachés. Leur sollicitation par l'activité linguistique donne l'illusion que le discours prend appui sur des mots perçus en tant qu'entités de sens saturées. Hors du langage, c'est effectivement le cas (mots croisés, scrabble, etc.). En fait les mots permettent aux fonctions cognitives préparatoires à la réalisation glottomotrice de réunir les zones de convergence et de divergence (Damasio, Lakoff) qui serviront de toile de fond pour la construction du contenu à transmettre *via* les fonctions du langage. La raison d'être de cette étape est déterminée par la nature même de FdL qui permet à des domaines cognitifs d'être appréhendés par des unités sonores portées par une ou plusieurs syllabes. En culture le mot renvoie à des contenus sémantiques codifiés, en praxoglossie, il renvoie à un ensemble de réseaux hiérarchisés de traits, de caractéristiques, bref : de « sèmes ». Là réside la différence de traitement qui est, en même temps, la source de l'aporie du mot en linguistique et en philosophie du langage. Le génie de la faculté de langage réside précisément dans la capacité de faire dire aux mots tout et le contraire de tout : par métaphore, par allusion, par rapprochements, par analogie, par onomatopée et bien d'autres figures encore ! Le mot, comme le précisait A. Culioli sert d'ouverture vers un domaine. Il revient, ensuite à l'activité praxoglossique (au discours) de le vider/remplir de valeurs localement valides et validables.

Les mots ne participent à l'opération de langage que dans la mesure où ils permettent de pointer un domaine conceptuel de représentation. C'est un indicateur de mise sur une même longueur d'ondes. Là prend fin son impact dans le travail linguistique ; en culture, son impact est différent et de nature autre. En effet le contenu représentationnel/conceptuel ne convoque pas toutes les valeurs sémantiques des mots mobilisés.

Seuls certains traits seront pertinents (pour l'occurrence énonciative en cours) ; les autres sont écartés mais non exclus (Cf. le fonctionnement de l'humour). Le rapport discours/culture reste une constante de l'activité de communication linguistique. En production, une fois que le travail langagier (de restitution des assemblages neuro-sémiques et de leurs visées) est abouti, on revient vers les mots pour y inscrire le résultat de communication. Cependant, les mots en discours ne présentent que les valeurs attribuées localement (« online »). C'est ce qui fait la différence entre un mot en tant que potentiel culturel et un mot en tant que support d'opérations phognémiques. Le premier est un plein de valeurs inscrites par la culture dans l'habitus linguistique (Cf. Bourdieu). Le second est une configuration éphémère où des contingences de cohérence le limitent à quelques traits en rapport avec les visées prédicatives et énonciatives du discours en cours. Le développement thématique (Adam J.M.) du discours fera évoluer cette configuration à l'écart de la valeur dictionnaire. Preuve en est que le langage n'opère pas sur les mots mais sur des conceptualisations discursives ; parfois en contradiction avec les valeurs imprimées dans l'habitus linguistique. Notons que le mot se présente sous le même signifiant cependant ses signifiés varient. L'interprétation prend en compte ces mutations sémantiques (on « comprend ») mais l'analyse linguistique n'y parvient pas tant qu'elle reste liée au mot plutôt qu'aux représentations conceptuelles potentielles que le mot peut présenter. Cette distinction (*mot* Vs. *domaine*) est décisive. Elle a bien été signalée, parfois avec force, par certains chercheurs (notamment Fillmore, Lakoff ou Culioli), mais il nous semble que le pas n'a pas été franchi au point de se séparer du mot dans l'analyse. En fait le mot renvoie à un domaine représentationnel (ou *frame*) dans la mesure où il crée un repère pour la construction du sens. Là s'achève sa fonction linguistique. La distinction opérée par Culioli entre *domaine* et *notion* est à cet égard intéressante, mais ambiguë. Dès que l'on quitte le mot et son « champ lexical », on entre dans un domaine de cognition (et non pas « langagier », s'entend) avec toutes les relations en réseau qu'il renferme. Ces relations, fruit de la praxis, traduisent des scénarios qui reflètent à la fois un emboîtement lié à la biographie du sujet et des pratiques culturelles codées. Pour restituer (c.-à-d. « comprendre ») la focalisation sur certains traits seulement, l'interlocuteur se fie aux opérations suggérées par les traces d'indexation. C'est ainsi que les instructions qui y sont codées lui permettent de recomposer les mappings et blendings avec les visées qui les déterminent. C'est de la sorte que le sens parvient à être restitué à partir du support linguistique de la communication humaine.

Tous les mots n'appartiennent pas au registre linguistique - même si le langage en permet l'intégration (Cf. sigle ou acronymes, formules, chiffres et, dans une certaine mesure, les termes). Pour appartenir au registre linguistique, un mot doit intégrer dans sa structure un potentiel phonémique - soit le déclenchement de rattachement à un

domaine de cognition. Cela étant dit, les mots recouvrent un rattachement à plusieurs domaines en général. Cette « polysémie » n'est pas un handicap en soi. En fait c'est l'économie propre aux langues qui facilite ce genre de phénomène. Face à ce potentiel « excédentaire » de sens (Cf. les emboîtements/déboîtement du praxème, R. Lafont 1978), le langage met à disposition des moyens de filtrage, de focalisation et d'analogies de sorte que seuls les traits en pertinence avec la cohésion discursive puissent être exfiltrés. C'est donc l'acte discursif qui dessine les contours du sens (mais ne le produit pas!) et non pas les mots.

La question qui se pose est donc : pourquoi utiliser des mots si c'est pour leur faire dire autre chose que les valeurs culturellement validées et dont ils sont porteurs au départ ? Trois éléments de réponses s'imposent. (1) Si en praxoglossie (« système linguistique ») les mots devaient recouvrir seulement les valeurs sémantiques culturellement élaborées et inscrites, leur nombre serait très largement insuffisant pour rendre compte de la variété des situations d'énonciation. (2) Le propre des langues humaines, c'est précisément l'économie qui les caractérise et qui autorise, qu'avec des moyens finis on puisse générer une infinité d'énoncés. (3) Les mots permettent de poser des cadres de cohérence représentationnelle à partir desquels d'autres découpes du réel peuvent faire l'objet de conceptualisation. Il s'agit alors de combiner des caractéristiques et traits cognitifs disponibles à partir des domaines activés pour procéder à leurs rapprochements et fusions (ce que recouvrent, d'une certaine manière, les concepts de « mapping » et « blending » chez Fauconnier/ Turner).

Les mots permettent donc de poser des cadres cohérents à partir desquels l'activité de langage puise et opère des combinaisons de sèmes ou groupes de sèmes posées comme virtuelles, potentielles, possibles, souhaitables, admises, interrogées, niées, assertées, etc. C'est pourquoi la faculté de langage hérite aussi bien de ces bases neuro-sémantiques que d'articulateurs traduisant les visées combinatoires. Ce socle langagier, résultant de la programmation effectuée par FdL, parvient au système praxoglossique qui usera des moyens linguistiques locaux pour établir une correspondance opératoire avec les fonctions langagières. Cela étant dit, l'énoncé final contiendra des mots dont les contenus auront été déterminés par la combinatoire neuro-sémique et dont les valeurs sont uniquement discursives. D'ailleurs si les combinaisons neuro-sémantiques programmées pouvaient se matérialiser en sortie sous la forme d'un mot plutôt que d'un énoncé ou plus, c'est ce choix qui serait fait. A l'inverse, la production d'un terme (en science, par exemple) procède de différentes combinaisons neuro-sémiques -ce qui exige de passer par des transitions phrastiques plus ou moins longues - avant d'être synthétisée sous la forme d'un lexème ou concept. Vision qui nous rapproche, une fois de plus, de G. Fauconnier qui, lui, parle d' « espaces mentaux ».

En résumé, on peut dire que la circulation du sens est avant tout affaire de cognition. Le langage est un des moyens dont dispose l'homme pour transmettre du sens - notons qu'il est illusoire de croire que sa construction est le produit du langage puisque le sens nécessairement préexiste à sa formulation linguistique. Il découle de cela que la pensée préexiste au langage - puisqu'elle en est autonome et qu'elle peut recourir à d'autres médias (corps, gestes, dessin, etc.) pour s'extérioriser. Cependant, tout ne relève pas du dicible : seule une partie de l'activité mentale parvient au langage. La profondeur de l'activité inconsciente, par exemple, est peu mesurable car difficilement énonçable.

Schématiquement nous obtenons le cycle suivant :

1. Contenu de pensée { α }, produit de l'instance de cognition et de représentation, à transmettre à l'alter ego.
2. Sollicitation de l'instance spécialisée : la faculté de langage.
3. Réception de la programmation neuro-sémantique sous forme de bouquet en vue de sa transformation en une chaîne linéaire.
4. Mise en activité de l'appareil glottomoteur.
5. Mobilisation des moyens linguistiques disponibles en mémoire et sélection des plus pertinents (constructions, mots, prosodie) pour rendre les opérations langagières.
6. Extériorisation linéaire de [S1].

(1') Réception de [S1] par alter-ego.

(2') Mise en activité de l'appareil glottomoteur.

(3') Reconnaissance des moyens linguistiques activés et de leur indexation avec les opérations langagières programmées.

(4') recomposition du bouquet neuro-sémantique par la faculté de langage.

(5') restitution de { α }.

Mises en mots et prosodies

De manière fort synthétique, nous dirions que l'activité de langage est le fait d'une subjectivité qui se manifeste en soumettant des conceptualisations sous formes d'assemblées neuro-sémiques à des instructions pragmatiques. Ces instructions, récursives, ont :

- Des visées prédicatives et neuro-sémio-sélectives. Le concept de « mapping » (G. Fauconnier) pourrait être retenu dans la mesure où l'on rapproche des traits neuro-sémiques et non pas des « concepts » (comme le posent Fauconnier et Turner) car ces derniers sont déjà une synthèse sémique - c.à.d. un bouquet de traits neuro-sémiques.
- Des visées prédicatives et sémio-intégratives. Nous pourrions, ici, retenir le concept de « blending » (Turner et Fauconnier)
- Des visées modalisantes et/ou virtualisantes.
- Des visées localisatrices récursives et hiérarchisantes.

Cette assemblée neuro-sémique déclenche, via la faculté de langage, une action motrice qui s'extériorise en activant le potentiel de l'appareil phonatoire.

Toutes ces activités prennent appui sur les constructions cognitives destinées à être communiquées *via* la faculté de langage. Cette dernière traduit les dites instructions en leur trouvant des correspondances linguistiques - en conformité avec le « système linguistique » d'arrivée. C'est à ce moment du processus que le recours aux supports phonémiques partagés par la communauté intervient. La sélection opère sur quatre cibles : les mots de type praxèmes, para-praxèmes, métapraxème ainsi que la prosodie. La condition pratique de recrutement de ces supports de sortie, c'est qu'ils soient porteurs des visées en cours d'actualisation. Comment cela se peut-il ? Comment ces visées peuvent-elles y être inscrites (ou « signées ») ?

Pour éclairer cette dernière question, il nous faudra passer par un petit détour : revisiter le concept de *langue*. Si l'activité langagière est de nature hybride : à la fois neuronale et proto-linguistique, l'activité linguistique, elle, est morpho-phonétique. Par contre, une langue c'est l'accumulation, en praxis, de mémoires culturelles externes ayant la particularité d'être réceptionnées et traduites en représentations conceptuelles. Ces mémoires spécialisées possèdent par conséquent des neurotransmetteurs ou tout au moins des *phognèmes* (voire des *cognèmes*, Bottineau) capables de mobiliser des opérations langagières. C'est cela qui fait la différence entre tout son émis par la voix et du langage !

L'activité de langage fait son marché au sein de la langue-hôte ; si les supports de sortie venaient à faire défaut, on recourt soit à la paraphrase, soit à la néologie (notamment dans l'activité de recherche scientifique). Les bébés ne s'embarrassent pas de ces protocoles d'adultes : ils usent de la même série de sons pour exprimer toutes sortes de représentations conceptuelles dont ils sont capables très tôt - et tant mieux pour l'espèce!- (Cf. *holophrases* , Danon-Boileau, 2002).

Le rôle de la FdL est déterminant en cela qu'elle est l'instance de préservation à la fois de la cohérence cognitive et de l'universalité. Ce dessein communicationnel est un

processus sans sujet et sans mots ! Sans sujet car les instructions subjectives sont déjà inscrites dans le projet cognitif en cours ; sans mots car le domaine des mots est celui des langues, donc du particularisme linguistique.

La FdL est programmée pour être l'interface universelle entre le neuro-sémantique et le linguistique ; entre le conceptuo-représentationnel et le morpho-phonétique. L'interface produit du *protolinguistique*. Qu'est-ce à dire ? L'input neuro-sémantique est reçu sous sa forme compacte (i.e ; « verticale ») ; la FdL lui donne une configuration fluide (i.e. « horizontale »). Cette linéarisation conserve traces des hiérarchies de mappings et de blendings et leur donne une forme instructionnelle qui devra s'inscrire dans les supports de sortie (les différents « mots »). Jusque là, on est encore dans le processus bio-cognitif universel. Si le protolinguistique est de nature éminemment articulatoire, l'accès aux formes de sortie est de nature exclusivement motrice. Il fait fonds sur une dynamique de mise en sons sous forme de mots. Les instructions pragmatiques revisitées par la FdL lui parviennent sous une forme protolinguistique dans la mesure où elles préparent le contenu de pensée à communiquer à se matérialiser en s'habillant de mots, constructions et prosodie. Ce processus de mise en mots ou mapping opératif répond à des règles/lois stabilisées et socialisées par l'usage et la culture. C'est ce que depuis Saussure on appelle le « système linguistique » ou « langue ». Saussure et les linguistes contemporains, de manière générale, pensaient que c'était ce système qui constituait l'énergie langagière, celui qui la structurait selon ses propres lois et qui était le lieu de la construction/reconnaissance du sens. Si l'on peut s'accorder sur la nature systématique de cette instance, ce sera à partir d'un point de vue tout à fait différent. En effet l'instance « système linguistique » intervient en fin de processus, celui de l'habillage sonore d'opérations prises en charge en amont. Tout est déjà joué au moment où cette instance motrice est sollicitée : le contenu, les visées, les inférences. Cette configuration protolinguistique est appelée à s'actualiser sous toutes sortes de chaînes morpho-phonétiques. Cette configuration mobilise les supports idoines disponibles en toute langue - et mémorisés par le sujet parlant. Seuls les supports « indexables » sont mobilisés. Etre indexable signifie pouvoir inscrire en son sein les instructions *phognémiques* opératoires reconnues en production (à commencer par soi-même) comme en reconnaissance (par l'autre). Lors de la phase d'habillage sonore, une sélection rigoureuse intervient pour dégager les candidats (mots et constructions) les mieux placés pour rendre compte du dessein communicationnel.

Tâches de la linguistique

L'analyse linguistique, au-delà des descriptions (nécessaires et utiles) morphosyntaxiques, devrait restituer les indexations à partir de traces phognémo-opératives. Ce qui implique, d'une part de reconnaître dans les réalisations phonématiques les traces des opérations phognémiques et d'autre part, de restituer la conceptualisation portée par l'indexation. Si les traces phonématiques des opérations phognémiques sont propres à chaque langue, les indexations renvoient, quant à elles, à des configurations conceptuelles universelles. C'est là que se nichent les universaux ; c'est aussi le lieu du clivage particulier/universel ainsi que de l'indexation de l'un à l'autre. Les chaînes de sortie sont donc de la forme :

$$\begin{array}{ccc} \text{tr}(\alpha) & & \text{tr}(\delta) \\ \text{[Unit1\{ \quad \}]} & + & \text{[Unit2 \{ \quad \}]} \quad , \text{ etc.} \\ \text{tr}(\beta) & & \text{tr}(\gamma) \end{array}$$

Praxèmes [Unit1{
 trace de repère conceptuel
 trace de repère discursif }]

Parapraxèmes [Unit1{
 trace d'opération phonégmique
 trace d'opération conceptuelle
 trace d'opération discursive }]

Métapraxèmes [Unit1{
 trace d'opération phonégmique
 trace d'opération discursive
 trace d'opération de mapping }]

Mots en discours

Voyons comment le discours parvient à délimiter la portée sémantique des mots. On sait que les mots sont des artefacts culturels qui, lorsqu'ils sont imprégnés d'un potentiel phonégmique, peuvent être traités (« parsed ») par le discours. Leur sollicitation en discours fait l'objet d'une double articulation: (1) un pointage sémantique (framing) en conformité avec le thème du discours; (2) une activation de leur potentiel

phonémique - ce qui permettra la délimitation discursive du sens ; en sortie. C'est comme si, en pointant le ou les domaines de connaissance, le mot se vidait de tout signifié (que la Culture lui attribue, *de facto*) et mettait son signifiant à disposition des opérations de déconstruction/reconstruction sémique résultant de sa mise en discours. C'est donc la mise en discours qui est le moment décisif pour le recouvrement du sens véhiculé puisque : (1) le thème ou domaine est posé (ce qui assurera la cohérence) et (2) l'instanciation sémique du signifiant se réalise. C'est là que commence sa vie éphémère de signe (Cf. Saussure), c'est là aussi qu'advient son statut (toujours éphémère puisque sa durée de vie est liée à la veille discursive en cours) de repère dans un réseau thématique que le discours déploie.

Voyons maintenant comment ce processus de « vidage/remplissage » conceptuel affecte les mots. Le potentiel phonémique codé dans le mot est intégré à un ensemble de relations conceptuelles et/ou représentationnelles caractérisées par la hiérarchie dont elles témoignent. Rappelons qu'à un niveau sémio-neural, la conceptualisation forme un bloc compact (Cf. « image mentale » ou « cartographie mentale », Damasio 2012). Lorsque ce potentiel phonémique est transféré en discours, il prend une forme autre : celle de la dilution linéaire réalisée selon des schèmes phonétique et prosodique. Le chemin parcouru est donc celui-ci : depuis la sphère cognitive, la conceptualisation candidate à la mise en discours parvient - avec ses visées pragmatiques, s'entend - à la faculté de langage sous une forme compacte. Cette phase du traitement, nous l'avons appelée protolinguistique (à rapprocher de la phase « hybride » chez A. Culioli). Lors de ce processus, les traits ciblés sont agencés sous forme de mappings et les sous-ensembles de traits mappés sont placés sous la réaction des opérations de blending. Plus précisément, le mapping rapproche des traits puisés dans le domaine en termes d'identification, de localisation, d'analogies, etc. Quant au blending, il signale les visées pragmatiques du sujet parlant : *neutre/distant* ; *thématique (given)* ; *présupposé (et/ou préconstruit)*, *asserté* ; *projeté* ; *virtualisé*, etc. Tout ce travail (« computing ») énonciatif et prédicatif débouche sur une mise en mot organisée ; c.-à-d. sous forme de constructions. La mise en mot consiste à sélectionner, dans un « lexique mental », les candidats idoines pour rendre justice à ces compositions phonémo-sémiques. Les mots du lexique sont les candidats les plus fréquemment sollicités, à partir du moment où ils renferment les combinaisons sémiques retenues en discours. Cependant, en cas de défaillance du dictionnaire personnel du sujet parlant, des constructions alternatives y pourvoient (périphrases, paraphrases, locutions figées, comparaisons, analogies, etc.). C'est à ce moment là, seulement que des considérations supramorphiques apparaissent telles que genre, pluriel irrégulier, verbes irréguliers, etc. En somme tout cela provoque un effet chez l'auditeur car les phognèmes résultent (en glossogénèse) d'une incarnation du sens (embodiment). En fait leur évocation déclenche une relation au corps ;

ou plutôt des représentations construites du corps (Damasio). C'est ce qui explique les inférences, suggérées en parallèle, *d'affect*, de *tension*, de *dégoût*, *d'envie*, etc.

Ce traitement de linéarisation destine la conceptualisation / représentation à être prise en charge par l'activité motrice de sortie (appareil vocal), l'habillage linguistique local. On change alors de sphère et d'environnement de travail : la chaîne linéaire de sortie est faite de mots agencés selon un ordre normé et selon une prosodie partagée. Paradoxalement, pourtant, le travail sur les traits sémiqes finement dégagés à partir de l'instance cognitive, c'est dans des mots (et leurs agencements) qu'il pourra être transmis et interprété (donc re-construit). C'est de là que provient l'illusion de la syntaxe considérée comme mise en relation de mots en vue d'un sens !

Prenons un exemple pour pointer (très) sommairement la dynamique sous-jacente:

« Le navire russe prisonnier des glaces dans l'Antarctique va devoir attendre. »
(*France tv info avec AFP et Reuters* - le 30/12/2013)

Dans cet énoncé, nous avons :

- un prédicat « va devoir attendre » qui est un attribut de [*tout humain ou objet mobiles ou déplaçables*]
- un sujet contenant le praxème « navire » dont les traits sémantique incluent [*embarcation se déplaçant sur l'eau, transportant des passagers, naviguant en haute mer, etc.*].

Ces traits se voient négociés :

- par l'attribut « prisonnier » qui lui, porte les traits de [*personne immobilisée par la force, séjournant dans une prison, dépendante de la décision d'autrui, etc.*] ; et
- par « des glaces » qui constitue une actualisation de la valence inhérente au praxème « prisonnier » : si une personne A séjourne en prison, c'est qu'une personne B l'y a enfermée. L'option métaphorique du journaliste transforme A en « navire » et B en « glaces ».

Du coup le praxème « navire » voit ses traits sémantiques réduits à [*embarcation de haute mer+ prisonnière+des glaces*] + « dans l'Antarctique ». Ce réglage sémiqes est induit par les opérations de détermination de type adjectival, mais pour le journaliste, il s'agit d'un simple rappel puisque le praxème « navire » est introduit en discours par l'article défini « le » dont la fonction est précisément de réinjecter en discours ce que l'amont discursif a déjà construit. Ce procédé est courant dans la presse - où une formule de rappel permet de préparer le lecteur à des informations nouvelles.

En anglais, les moyens linguistiques sont différents, mais le résultat en termes d'opérations langagières est identique.

« The Russian ship Akademik Shokalskiy has been stuck at sea since Christmas morning, when it was seized by ice on the edge of the continent. » (*USA TODAY*, December 27, 2013)

Le réglage de “ship”, dont les traits sont identiques à ceux de “navire”, passe par un prédicat « has been stuck at sea » (« est coincé en mer ») présenté comme un attribut nouveau (d'où cette forme de présent de parfait (pour reprendre la terminologie de E. Benvéniste). La fonction de rappel (pour le lecteur non informé) est inscrite dans un complément temporel (« since Christmas morning »). Ce dernier devient le cadre de validation de « when it was seized by ice on the edge of the continent » (« lorsqu'il fut capturé par la glace à la lisière du continent »). On retrouve les sèmes portés par la valence de « capture » qui implique **A** celui qui capture et **B** le capturé ; avec une explicitation permettant de transformer A en « ship » et B en « ice ».

En somme la valeur dictionnaire/culturelle de l'unité lexicale permet un ancrage discursif mais c'est l'activité du discours qui en remodèle le contenu sémique. Une fois ce contenu délimité, l'apparition de la même entité lexicale dans la suite du discours ne renverra qu'à ces valeurs délimitées, sauf opérations linguistiques nouvelles. Par conséquent le discours permet non seulement de construire les contenus sémiques des entités lexicales, mais, de plus de se séparer des valeurs d'ancrage. Une fois injectés dans le discours, les mots ne conservent donc pas les valeurs sémantiques que leur attribue la culture. Ceci est d'autant plus important à souligner que c'est ce dynamisme de construction du sens en discours qui justifie de recourir à la mécanique langagière ; les procédés syntaxiques sont mobilisés, en bonne partie, pour construire les profils sémiques et discursifs des mots. Cela nous renseigne sur la structure de cette fonction cognitive de « collecte de traits pertinents » à partir du moment où le domaine de cohérence est donné comme élément de repérage initial. En effet le domaine représente une arborescence de traits ou caractéristiques (Cf. le concept de « frame » chez Fillmore, notamment) rendus disponibles en mémoire de travail. De leur côté, les opérations langagières sont chargées de rendre la structuration du domaine pendant que les opérations linguistiques (syntaxiques, prosodiques, etc.) traduisent cette structuration avec les moyens qu'offre la langue d'arrivée. La mise en mémoire de travail de ces collectes de sèmes et de leurs fusions ne saurait être dépendante de mots. Le langage, comme on le sait, permet toutes sortes de constructions intellectuelles : factuelles, hypothétiques, innovantes, etc. (Fauconnier G. 1994, 2006). Une telle liberté - propre à notre espèce - est rendue possible par nos facultés universelles d'accès aux fonctions cognitives de regroupements sémiques et à notre faculté de langage qui en est l'interface privilégiée (Elimam, 2013a).

Conclusions programmatiques

En somme la faculté de langage, qui est une prédisposition de communication et de socialisation propre à l'espèce humaine, se présente sous ses habits fonctionnels (et non pas organiques). Elle est l'instance (fonctionnelle) où s'animent des procédures de mise en œuvre de protocoles de transcodage. De la sorte, une entité neurocognitive au format d'assemblage synaptique (Damasio A, Damasio H., 1992 ; Kandel, Hawkins, 1992), en amont, se voit réalisée matériellement en une chaîne linéaire d'unités phonético-prosodiques. Toute réalisation linguistique se voit donc marquée du sceau de ce transcodage.

L'étude du langage humain ne peut faire l'économie de ces opérations que le discours génère et qu'il s'agit de « décoder » pour non seulement restituer le sens qu'elles portent - ce que tout locuteur natif fait de manière spontanée - mais, surtout, en dévoiler les mécanismes qui le relie aux opérations langagières. Plus on accumulera d'éclairages sur ces indexations opératives, plus on approfondira la connaissance des processus langagiers de communication. C'est là - et nulle part ailleurs - qu'il est pensable d'y reconnaître des « universaux » !

Bibliographie

- Abutalebi, J. *et al.* 2007. « The Neural Cost of the Auditory Perception of Language Switches: An Event-Related Functional Magnetic Resonance Imaging Study in Bilinguals », *The Journal of Neuroscience*, December 12, 2007, 27(50):13762-13769.
- Anderson, S. R., Lightfoot D.W. 2004 *The Language Organ* - Cambridge.
- Bally, Ch.1965. *Le langage et la Vie*. 3ème édition augmentée, Genève : Droz,
- Barsalou, Lawrence W. 2008 [2007]. « Grounded Cognition », *Annual Review of Psychology* Vol. 59: 617-645 (Volume publication date January 2008) First published online as a Review in Advance on August 15, 2007.
- Brentari, D. 1995. *Sign language phonology: ASL*. In : Goldsmith 1995.
- Chomsky, N. 2000. *New horizons in the study of language and mind*, Cambridge University Press.
- Changeux, P. 2004. *L'homme de vérité*. Paris: Odile Jacob.
- Changeux, J.P., Dehaene, S. 2008. The neuronal workspace model: Conscious processing and learning. In *Learning Theory and Behavior*. Volume 1 of Learning and Memory: A Comprehensive Reference, J. Byrneand R. Menzel, eds. (Oxford: Elsevier), p. 729-758.
- Comrie, B. 1989. *Language Universals and Linguistic Typology* - U.P. Chicago.
- Culioli, A.1990. *Pour une linguistique de l'énonciation* - Tome 1, Paris : Ophrys.
- Damasio, A. 2012. *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Paris: Odile Jacob ; (translation of *Self Comes to Mind: Constructing the Conscious Brain*, Pantheon, 2010).

- Damasio, A., Damasio, H.1992. "Brain and Language" *Scientific American*, v267, n°3 p.88- 95.
- Danon-Boileau, L. 2002. *Des enfants sans langage*, Paris : Odile Jacob.
- Dennett, D.C.1991. *Consciousness Explained*. Boston, Little, Brown and Company.
- Dehaene, S. 2007. *Les neurones de la lecture*. Odile Jacob.
- Dehaene S., Naccache, L. 2011. Towards a cognitive neuroscience of consciousness: basic evidence and a workspace framework. *Cognition* 79 (2001) 1-37.
<http://www.nyu.edu/dept/philo/courses/consciousness05/Dehaene1.pdf>
[Consulté le 16/07/2014].
- Elimam, A. 2013a. Hosting languages: an introduction to glottomotricity. in :
http://www.academia.edu/4386680/Glottomotricity_prj_eng [Consulté le 16/07/2014].
- Elimam, A. 2013b . "Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation", *Synergies Espagne* n°6, p. 85-91.
- Elimam, A. 2013c. *Le français langue seconde d'enseignement* - ILV - France.
- Evans N. & Levinson S. 2009 "The myth of language universals: language diversity and its importance for cognitive science". *Behavioral and Brain Sciences* 32(5) : 429-448 (2009).
- Fauconnier, G.1994. *Mental Spaces: Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. New York: Cambridge University Press.
- Fauconnier, G.2006. *Mappings in Thought and Language*, Cambridge.
- Guillaume, G. 1973. *Langage et Science du Langage*, Nizet Paris-Presses Université, Laval.
- Hauser, Chomsky , Fitch. 2010 - The faculty of language: What it is, who has it, and how did it evolve? In : *The evolution of human language*. Cambridge, p.14-42.
- Humphries, Colin, Binder Jeffrey R., Medler, David A., Lieberthal Einat "Syntactic and Semantic modulation of Neural Activity during Auditory Sentence Comprehension" *J Cogn Neurosci*. 2006 April; 18(4): 665-679.
- Ingram, J. C.L. 2007. *Neurolinguistics*. Cambridge.
- Jackendoff , R. 2002. *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution* - Oxford U.P.
- Jenkins, L. 2000. *Biolinguistics*, Cambridge University Press.
- Kandel, E., Hawkins R.1992. The biological Basis of learning and individuality. In : *Scientific American*, p.79-86.
- Lafont, R. 2004. *L'être de langage*, Lambert-Lucas (France).
- Lerat, P. 1995. *Les langues de spécialité*. PUF-France.
- Levelt, W. J. M. 1999. Producing spoken language: A blueprint of the speaker. In: C.M. Brown and P. Hagoort (eds), *The neurocognition of language*, 83-122, Oxford U.P.
- Pinker, S., Jackendoff, R. 2009. «The reality of a universal language faculty». *Behavioral and Brain Sciences* 32(5):464-465 (2009).
- Tomasello, M. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Harvard University Press.
- ScienceDaily* 14 July. 2014. University of Washington. « Months before their first words, babies' brains rehearse speech mechanics. » *ScienceDaily*. www.sciencedaily.com/releases/2014/07/140714152311.htm. [Consulté le 16/07/2014].